

L'IVOIRISME, OUTIL DE CONSTRUCTION IDENTITAIRE DE L'ECRIVAIN IVOIRIEN : LES EXEMPLES DES ECRIVAINS AHMADOU KOUROUMA ET JEAN MARIE ADIAFFI

Dr BOSSON BRA

Assistante, Département de Lettres Modernes

Section Grammaire / linguistique

UFR Langues, Littératures et Civilisations

Université de Cocody -Abidjan (Côte d'Ivoire)

25 BP 1616 Abidjan 25 / Tel : 225 45 92 73 03 / E-Mail : jacksonbrakis@yahoo.fr

RÉSUMÉ

Cette étude s'attache à mettre en relief des réalités et/ou abstractions qui enveloppent le roman négro-africain d'expression française. Elle montre que l'expressivité du roman peut être un moyen de construction identitaire de l'écrivain. En effet, Ahmadou KOUROUMA et Jean Marie ADIAFFI ont initié une stratégie d'écriture qui dégage, à travers leurs romans, leur identité culturelle. Tous deux, ils utilisent certaines expressions qui sont des ivoirismes. Ces ivoirismes sont difficilement compréhensibles pour le locuteur non averti. Cependant, ce sont ces expressions langagières qui donnent de la truculence à leurs œuvres romanesques et les démarquent des autres écrivains. L'ivoirisme devient alors un outil de construction identitaire pour ces deux écrivains. L'analyse de type pragmatique des romans « *Allah n'est pas obligé* » et « *Les naufragés de l'intelligence* » a permis de rendre lisibles ces ivoirismes, dégageant par ailleurs le dessein des écrivains.

Mots clés : ivoirisme, stratégies discursives, construction identitaire.

Abstract

This study highlights realities and/or abstractions which *wrap up* Negro-African novels of French expression. Indeed, some constructions described as "Ivoirism" are hardly understandable by the non initiated speaker. Yet, it works like a particular linguistic expressivity which seems to represent a tool for identity construction used by Ivorian writers Ahmadou KOUROUMA and Jean Marie ADIAFFI. The example of an analysis of pragmatics in "*Allah n'est pas obligé*" and "*Les naufragés de l'intelligence*" depict the readability of these "Ivoirisms" pointing thus out the writers intentions.

Key-words : ivoirism, initiated speaker, identity construction

INTRODUCTION

Le discours littéraire négro-africain d'expression française apparaît quelquefois singulier dans ses significations. En effet, son parcours est jalonné de grands thèmes qui coïncident avec l'évolution de l'espace dans lequel il évolue. Bien entendu, la langue française n'est pas sortie indemne d'une telle démarche. Les écrivains africains, qui ont toujours éprouvé la nécessité d'exprimer leurs sensibilités par le biais de l'écriture, se trouvent devant la contrainte de le faire dans des langues étrangères. Comme le code linguistique de ces langues (en l'occurrence le français) ignore certaines spécificités langagières africaines, alors ils s'accommodent forcément des réalités sociolinguistiques existantes. Ce phénomène est perceptible dans nombre de romans dont « *Allah n'est pas obligé* » Ahmadou KOUROUMA et « *Les naufragés de l'intelligence* » de Jean Marie ADIAFFI. Il se cristallise dans leurs œuvres un idiome marqué des tournures propres, depuis les encoignures des grandes aires linguistiques ivoiriennes jusqu'aux centres urbains : l'ivoirisme. Ce fait de langue propre au parler en Côte d'Ivoire est à l'image du québécois au Québec et du belgicisme en Belgique. Aujourd'hui, plus qu'une arme, l'ivoirisme devient une variante du français en francophonie. Il semble être, à cet effet, une recherche formelle qui participe de l'expressivité du roman négro-africain d'expression française. La prégnance de cette variante du français dans le corpus suscite les préoccupations suivantes :

- Quelles sont les marques spécifiques du parler ivoirien dans « *Allah n'est pas obligé* » et dans « *Les naufragés de l'intelligence* » ?
- Comment ce parler est-il traduit dans ces romans ?
- Que vaut l'ivoirisme dans le discours romanesque pour que KOUROUMA et ADIAFFI en fassent le trait saillant de leurs romans ?
- L'usage de l'ivoirisme serait-il un outil de construction de l'identité discursive ?

L'étude se propose d'identifier les traits linguistiques de l'ivoirisme, d'en analyser les stratégies discursives en mettant en évidence les motivations des écrivains et d'en ressortir les valeurs.

1- L'IVOIRISME ET LE CONTEXTE DE SON UTILISATION DANS LES ŒUVRES

1.1- Qu'est-ce que l'ivoirisme ?

Pour nous, l'ivoirisme est un français « approximatif » dont les particularités varient selon le statut et le niveau d'instruction des individus dans la société ivoirienne. Le lexique, les structures syntaxiques de ce français « approximatif » s'écartent des normes préétablies du français. C'est un parler qui est symptomatique d'un état d'esprit, d'un contexte social ambiant, d'une situation linguistique dans un paysage multilingue en pleine mutation. Sur le plan littéraire, il se traduit dans les œuvres romanesques sous une forme d'emprunts, d'interférences, de distorsions, de transgressions lexicales, sémantiques et syntaxiques.

2.2 Le contexte d'utilisation

Les expressions qualifiées d'ivoirisme sont nées, d'un côté, du contact des langues ivoiriennes et de la langue française, de la technique qui, par ses inventions, fait appel à de nouvelles dénominations, et de l'autre, des créations spontanées, individuelles ou collectives qui sont tributaires de l'ambiance sociale. Ces expressions se présentent sous une forme jugée incorrecte, mais reçoivent, au fil du temps, l'onction de l'acceptabilité sous le registre de néologisme. En Côte d'Ivoire, ce nouveau vocabulaire qui, ces dernières années, intègre le commerce linguistique quotidien, est en partie l'œuvre des jeunes. Ce vocabulaire est l'expression d'un certain mode de vie (besoins identitaires et existentiels) et fait progressivement son chemin. Dès lors, s'installe une norme endogène qui diffère de la norme prescrite du français de France ou norme exogène. Ce français endogène rapproche la langue française du vécu et de la réalité des Ivoiriens. Il est reconnu et adopté par la population ivoirienne dans son ensemble. Ahmadou KOUROUMA et Jean Marie ADIAFFI intègrent ce parler dans leurs œuvres romanesques pour mieux traduire les réalités qu'ils évoquent. Ainsi, à travers des mots, des expressions qui présentent la particularité discursive d'une frange de la population ivoirienne, ces écrivains posent, entre autres, un problème identitaire, un problème d'affirmation de soi. D'ailleurs, ces auteurs pourraient, à tort ou à raison, être considérés comme les précurseurs de l'innovation du roman négro-africain d'expression française avec cette forme de parler qui parcourt leurs œuvres romanesques. De quoi s'agit-il dans ces œuvres ?

« *Allah n'est pas obligé* » décrit les tumultes de la guerre tribale du Libéria et de la Sierra Leone, guerre provoquée par des bandes rivales internes appuyées par des pays voisins. KOUROUMA livre un récit terrifiant sur une époque de massacres dont les enfants sont les tristes héros. Son personnage principal, Birahima, raconte à sa manière, dans une langue française approximative, truffée d'ivoirismes, comment il a vécu cette période. Quant au roman « *Les*

naufragés de l'intelligence », il fait la satire de la société ivoirienne d'aujourd'hui. Cette société où règnent toutes sortes de trafic, de prostitution et de banditisme, présente un siècle de naufrage qui entraîne tout dans son sillage « suicidaire ». C'est une société de consommation qui mutile la vraie dimension de l'homme : son aspiration à l'éthique, à l'intelligence et à la liberté. La langue française n'y échappe pas.

2- LES OCCURRENCES D'IVOIRISMES, UNE STRATÉGIE DISCURSIVE

Les occurrences d'ivoirismes apparaissent comme des éléments stratégiques discursifs qui révèlent certaines préoccupations des écrivains. En effet, si elles se présentent sous la forme d'interférences linguistiques pour mieux traduire certaines réalités discursives du monde africain, elles n'en demeurent pas moins des écarts dans la structure de l'œuvre romanesque de langue française. Notre analyse portera donc sur quelques occurrences qui sont essentiellement des emprunts partiels, hybrides et directs aux langues locales ; ces emprunts étant des transgressions lexicales ou syntaxiques.

2.1- Notion d'interférence linguistique

*L'interférence linguistique est le foyer conflictuel d'au moins deux structures langagières différentes qui découlent d'une situation de bilinguisme. Les langues entrent en contact les unes avec les autres, s'influencent alors mutuellement, ce qui se manifeste par des emprunts lexicaux*¹. L'usage de ce terme implique donc que la présence d'un trait étranger et les changements qui en découlent trouvent leur explication dans l'analyse des deux systèmes en contact. Le concept « d'interférence » est utilisé en linguistique pour désigner tout phénomène de distorsion qui apparaît dans une langue donnée, quand ce phénomène résulte des contacts des langues. Elle s'opère à différents niveaux : phonétique, morphologique, syntaxique, sémantique et lexical. Dans la plupart des cas, la grille sémantique couvre les divers aspects de la pensée et traduit la différence des expériences vécues d'une communauté à une autre.

Dans la littérature ivoirienne, les marques identitaires qui structurent le récit littéraire prennent un de leurs fondements dans la question de la littéralité, ou du moins, de l'usage esthétique du langage, notamment la langue écrite (le français) en opposition avec la langue orale (langue maternelle de l'écrivain), imprégnée dans le roman par la manière de raconter, empruntée à la tradition orale. Tel semble être un des sens du bilinguisme pratiqué par ADIAFFI et KOUROUMA. L'analyse de quelques occurrences d'ivoirismes montre bien le désir d'affirmation

¹ http://fr.wikipedia.org/wiki/Interférence_linguistique

de soi des deux écrivains et met en lumière des éléments qui font de ce parler, un outil identitaire qui résulte du bilinguisme. Chez les deux écrivains, l'on retiendra des exemples d'emprunt. L'emploi des prépositions « dans » et « de » dans le cadre des interférences dans le roman « *Allah n'est pas obligé* » de KOUROUMA nous offre un exemple d'emprunt partiel, l'une des marques de la particularité langagière de cette oeuvre.

2.2 –Emprunt partiel et identité discursive : l'emploi des prépositions « dans » et « de »

L'emprunt est un processus dynamique par lequel des faits culturels de nature linguistique (lexical, syntaxique ou sémantique) liés à l'écrivain sont investis dans la langue française. Il apparaît comme une transgression qui est la manifestation d'un désir d'affirmation de son identité, l'emprunt étant l'expression ou le mot inattendu dans l'énoncé. Il se présente, à cet effet, dans le texte romanesque comme des segments de phrases en langue naturelle sous l'apparence de mots ou expressions françaises. Dès lors, il y a une superposition de deux situations linguistiques. Dans son texte, KOUROUMA superpose la langue malinké et la langue française. Les énoncés sont construits en français sur la base de la structure de l'énoncé malinké. Une situation d'interférence se présente alors comme le définit le linguiste Tabouret-Keller : « *Un processus qui aboutit à la présence dans un système (linguistique) donné, d'unité, et souvent même d'agencements appartenant à un autre système linguistique* »².

Pour mettre en exergue ces interférences, il est nécessaire de procéder à la traduction littérale en malinké des énoncés sélectionnés :

« Quand tu as fâché ta maman et si elle est morte **avec la colère dans son cœur**, elle te maudit, tu as la malédiction. » / « ni a sala ni dimije, a dju**su kōnō** la, abijdāga » P11.

« La première chose qui est **dans mon intérieur** (...) » P13 / « fe□kele nibe **ηkōnō** »

« La cicatrice est toujours là, elle est toujours **dans ma tête et dans mon ventre**,... et **dans mon cœur** » P15 / « abe ηkula, **ηkōnō** la ni ηjusu la ».

« **Ça venait de mon ventre** » P19/ « a bola **ηkōnō** la »

« Je continuais à regarder ma mère avec méfiance et **hésitation dans le ventre** »/ « ηtube mbamuso filela **nikōnō**nafli nikorosije **ηkōnō** » P28 ?

Une analyse grammaticale de ces énoncés montre qu'ils sont à la limite de l'acceptable du point de vue de la langue française. En observant la traduction de ces énoncés en malinké, l'on constate que le terme « **kōnō** ou **ηkōnō** » est récurrent. «**kōnō** » est un substantif en malinké qui

² Tabouret-Keller, cité par Grekou in « Typologie des phénomènes interférentielles en linguistique » fait à Yamoussoukro, le13 Avril 1987. Communication inédite

veut dire : « **ventre** », « **dedans** » ou « **dans** » et « **ŋ** » est le déterminant « mon ». En français, la préposition « dans » indique la situation d'une personne, d'une chose par rapport à ce qui la contient ; la préposition « dans » veut dire : à l'intérieur de. Ainsi, les expressions comme : « *dans mon intérieur* », « *dans mon ventre* », « *de mon ventre* » sont des exemples de superposition de deux structures linguistiques (le français et le malinké), c'est une superposition de la compréhension du locuteur du mot « dans » par rapport au français et à sa langue maternelle. Ces emplois mettent en exergue les parties du corps susceptibles de localiser les sentiments pour mieux traduire la pensée profonde du malinké. En effet, le substantif « **kõñõ** » évoque les organes : le ventre, la tête et le cœur qui sont les sièges des sentiments les plus profonds pour le malinké. Ces organes sont les lieux où tout reste secret, caché, discret, intime et imperceptible; mais aussi, des lieux de libération de stress, de douleur, de joie. Ainsi, les prépositions « **dans** » et « **de** » précèdent ce syntagme nominal « **ŋkõñõ** » qui traduit le sentiment intime du narrateur quand il évoque certains événements.

Par ailleurs, dans la phrase : « *entre les canaris et le foyer, il y avait **ma mère et son ulcère dans la natte*** » / « mbamuso nãka djoli tumbe debe **kõñõ** » P16. Dans cet énoncé, le narrateur emploie la préposition « **dans** » en lieu et place de « **sur** ». Cette préférence qu'il opère lui permet, d'une part, d'indiquer l'idée d'intériorité que suggère la préposition « **dans** », la position dans laquelle sa mère malade demeurait à tout moment et d'autre part, d'exprimer toute la misère et le dénuement dans lesquels elle se trouvait. Elle formait une entité avec la maladie, perdue dans les profondeurs de la case, avec son mal. La préférence de « dans » à « sur » établit donc la nuance expressive de la langue malinké par rapport aux réalités que l'écrivain veut évoquer.

En résumé, ces constructions dans le roman d'expression française semblent être les mieux adaptées pour communiquer la pensée africaine. Elles répondent non seulement au besoin de communication d'un peuple multilingue, mais surtout, elles relèvent quelques traits du récit francophone susceptibles de conforter le discours identitaire. La superposition des deux structures linguistiques est donc la réponse à la problématique identitaire de la francophonie, dans le sens où elle demeure avant tout une institution linguistique qui participe à l'entreprise d'affirmation de soi, c'est-à-dire à la définition du rapport à l'autre, communément désigné « identité ».

2.3 -Emprunt direct aux langues locales et identité discursive

L'on parle d'emprunt direct aux langues locales, quand l'idée ou la forme ciblée dans la langue maternelle est entièrement transportée dans la langue française. Cette partie de l'analyse se propose essentiellement de relever et d'interpréter ces emprunts sollicités par les écrivains comme

: « *La solution désespérée qui consiste à ne pas traduire le mot de la langue source, surtout quand il correspond à une chose qui n'existe pas dans la culture de la langue ; quitte à l'expliquer par le contexte ou par une note* »³.

KOUROUMA comme ADIAFFI usent de ce procédé qui leur permet de traduire l'imaginaire spécifique qui correspond aux réalités ivoiriennes. A défaut de la totalité de la langue qui en est le dépôt, l'emprunt permet de traduire l'imaginaire qui réside essentiellement dans le mot qui est presque impossible à rendre en langue française le sens réel. En d'autres termes, le mot en langue naturelle traduit mieux tout l'environnement sémantique du fait désigné. C'est en réalité par rapport à cet imaginaire africain spécifique de l'écrivain qu'il faut comprendre toute la portée. Pour cette analyse, il est question de relever seulement les mots ivoiriens (mots typiquement africains) dans les énoncés français en les présentant suivant l'ordre logique, d'après le critère de la nature grammaticale. L'analyse de ces mots portera essentiellement sur leur contenu sémantique.

2.31 -Des syntagmes à structures répétitives avec caractérisant adverbial

Certaines locutions adverbiales de la langue malinké dans le roman de KOUROUMA, qui sont de l'ivoirisme, s'intègrent dans des énoncés en français. La rupture que crée ce mélange de la langue française et la langue locale apparaît comme un écart lexical qui ne permet pas au lecteur de saisir le sens global du texte :

P87 « *Le soleil avait bondi comme une sauterelle et commençait à monter **doni-doni*** » (doucement) ;

P107 « *Le président élu Tejan Kabbah **djona-djona** sauta dans un hélicoptère de l'ECOMOG* » (vite, rapidement) ;

P165 « *Ça se mit à chercher d'autres moyens pour obtenir la protection de la plantation contre les fretins de bandits par un accord secret. Cet accord secret, il le fallait **djogo-djogo*** » (absolument, coûte que coûte) ;

P176 « *Il part **gnona-gnona** avec le pognon* » (incognito).

Les syntagmes, dans ces énoncés, qualifient des actions et sont dotés d'un caractérisant adverbial exprimé en langue locale. Leur emploi dans la construction de l'énoncé français pose le problème d'acceptabilité étant donné que l'expression empruntée à la langue locale n'existe pas dans le lexique du français.

³ Mounin Georges, *Encyclopaedia universalis*, p.830

2.32 Des syntagmes nominaux avec un caractérisant adjectival

Quelquefois, des syntagmes en langue ivoirienne remplacent des groupes nominaux, jouent le rôle de sujet ou sont des substantifs déterminatifs comme dans ces exemples extraits du roman d'ADIAFFI :

P22 « Une jeune femme en haillons et sillonnée de rides dont **le Kodjo** d'un rouge délavé, mollement noué autour **d'une perle akpassa**, laissait voir sans équivoque la touffe moite de la fente triangulaire entrouverte, livrant au regard son or massif provocateur »;

P127 « La banderole pend sur le devant continuant de protéger l'île savanière du trésor convoité, **un kodjo**, couleur rouge également ».

Le « **kodjo** » est un cache sexe et « **l'akpassa** », un chapelet de perles rassemblées en une seule. La juxtaposition du substantif « akpassa » et du substantif « perle » permet à Adiaffi d'être plus précis quant au type de perle désigné. Le terme « Akpassa » détermine ainsi la qualité de perle. Dans certains cas, le substantif exprimé en langue locale joue le rôle d'adjectif qualificatif :

P22 « L'adorable enfant était devenue, l'espace d'une nuit de famine, un petit monstre de vampire qui suçait, non le lait imaginaire **d'un sein plakali** délaité, mais du sang, le sang de sa mère » ;

P60 « Dans sa colère de plus en plus incontrôlable, le lieutenant Sangaré casse sa pipe inquisitrice qui terrorise tant ses subordonnés. Les cendres et les morceaux épars ramassés puis offerts en reliques par **un policier pkapkato, togognini** n'ont pour effet que de mettre le lieutenant dans tous ses états ».

Dans ces extraits, les expressions « **plakali** » « **pkapkato** » et « **togognini** » se comportent comme des adjectifs épithètes des substantifs « sein » et « policier ». Ce sont des expressions ivoiriennes à valeurs péjoratives que l'on utilise comme des qualificatifs. En effet, le « **plakali** » est une pâte alimentaire à base de manioc qui, dans le contexte d'emploi, est une métaphore qui montre que les seins de cette femme sont flasques et délaités. Quant aux expressions « **pkapkato** » et « **togognini** », elles sont employées pour qualifier une personne qui fait du zèle pour se faire remarquer en vue d'obtenir une récompense. En employant ces expressions néologiques, l'écrivain rapproche le lecteur de l'univers culturel ivoirien et apporte sa caution à la normalité de leur utilisation dans la langue française. Le même phénomène s'observe dans le roman de KOUROUMA. Des syntagmes nominaux avec un caractérisant adjectival se comportent comme des adjectifs dans la structure de l'énoncé en français. Ce sont des substantifs qualifiants ou adjectifs qui occupent les fonctions :

- d'attributs du sujet :

P16 « C'était **un cafre**, Balla était le seul bambara, le seul cafre du village » (incroyant) ;

- de complément d'objet :

P84 « Il fallait voir un **ouya-ouya** comme le colonel Papa le bon pleurer à chaude larmes » (un désordonné, un incohérent)

P24 « Ils ont lancé contre la jambe droite de maman un mauvais sort, **un koroté**, (...), **un djibo** (...) trop fort, trop puissant » (un fétiche).

- de complément du nom :

P67 « Que faisait Sékou dans un pays de **kassaya-kassaya** ? » (Fous).

Ces substantifs qualifiants exprimés en langue locale qui interviennent dans l'énoncé français précisent mieux la pensée du narrateur et enrichissent l'expressivité de l'oeuvre.

2.33 -Des Syntagmes nominaux non caractérisants

Des syntagmes nominaux non caractérisants jouent quelquefois le rôle de complément d'objet ou de complément locatif.

- Complément d'objet :

P59 « (...). Même nu, essayant de couvrir le **bangala** (le sexe de l'homme), il continuait à crier grigriman, féticheur » (Allah n'est pas obligé).

- Complément locatif :

P59 « Mets bien ceci dans ton **kougolo** fertile en miel » (tête) (les naufragés de l'intelligence).

Des syntagmes toponymiques (syntagmes nominatifs de lieux) en langue locale, compléments locatifs, ont un caractère de phrase dans le roman d'ADI AFFI. Ils confortent davantage le désir d'expression identitaire. Dans les exemples qui suivent, la seule qualité de phrase est déterminée par leur correspondance exacte à des phrases en langue française :

P21 « La coutume, ce matin là, fut donc immuable comme le temps sans horloge arrêté sur la montagne des ossements **d'Eklomiabla** » (nom de quartier qui veut dire : si tu m'aimes viens) ;

P43 « C'est ainsi que « LES JUSTICIERS DE L'ENFER » entrèrent officiellement dans la sordide histoire de l'horreur, du banditisme et de la criminalité de la ville de **N'guélé Ahué Manou** en état de choc » (nom de quartier qui veut dire : l'intelligence est finie dans le monde) ;

P43 « *La république démocratique de Mambo se voyait bel et bien désormais prise en otage par un gangstérisme de plus en plus sanglant, de plus en plus cynique, de plus en plus machiavélique, de plus en plus audacieux* » (nom de quartier qui veut dire : la fin du monde, ou du moins, là ou toute expression humaine n'existe plus).

Tous ces substantifs locatifs traduits en français sont des phrases nominales. Ils expriment une certaine tradition sociologique d'identification propre à un peuple et de manière significative, ils aident à déterminer les lieux et à comprendre les actions des personnages qui évoluent dans ces lieux. Au-delà des syntagmes locatifs qui s'entremêlent au français, créent une rupture au sein de l'énoncé, assurant ainsi la particularité du dire chez l'écrivain, d'autres expressions comme :

P178 « *Mon Dieu ! Quelle aventure ! Yako !* » (Du courage !) sont très souvent usitées dans le discours d'ADIAFFI, pour marquer son identité.

Au regard des constructions qui mêlent le français à la langue ivoirienne, à la surprise du lecteur, il faut noter qu'au-delà de simples emprunts qui créent des écarts lexico- sémantiques, KOUROUMA et ADIAFFI introduisent des « nouveautés lexicales » qui participent à la réalisation d'une écriture originale et identitaire. C'est aussi la promotion d'un parler qui caractérise l'Ivoirien, qui a appris le français par l'usage quotidien. Le faisant, ils amènent l'autre à découvrir et à consommer l'imaginaire particulier d'un peuple, un univers culturel différent du sien. De cette façon, ils présentent les particularités discursives multiformes du peuple multilingue auquel ils appartiennent. En somme, ces expressions participent de l'innovation d'une écriture romanesque et mettent en valeur un univers qui n'est autre que l'univers linguistique des écrivains. En assurant la promotion d'un vécu langagier qu'ils considèrent mieux approprié dans le contexte de leur discours, ils affirment avec véhémence leur identité culturelle. Pour parachever le discours identitaire, les deux écrivains démontrent un esprit de créativité à travers des emprunts hybrides obtenus à partir de dérivations.

2.4- Les emprunts hybrides

L'on parle d'emprunt hybride quand le signifié obtenu à partir de dérivation propre ou de dérivation impropre appelée encore hypostase est à la limite « mi-français, mi-africain ». Dans le cadre de l'analyse-ci, l'emprunt hybride se résume dans des emplois ou constructions impropres qui traduisent de manière implicite une certaine africanité du dire perceptible dans le mot ou dans « le glissement de sens » du mot. Les exemples ci-dessous présentent un échantillon de ce discours taxinomique qui consiste à organiser l'espace social et culturel par référence et surtout à traduire le mode d'être et l'imaginaire de l'Ivoirien qui se logent dans le dire :

P23 « *L'exciseuse avait un cœur et elle a travaillé. Avec sa sorcellerie, ses adorations, ses prières, elle a pu arracher ma maman au méchant génie meurtrier de la brousse* »;

P30 « *Elle a dit à grand-mère que c'était toujours Balla qui était nuit et jour dans sa case ; elle voulait son attachement de cola avec son guérisseur et féticheur Balla* ».

Dans ces exemples, KOUROUMA emploie le verbe « **travailler** » et l'expression « **attachement de cola** » dans un contexte purement africain. En effet, « **travailler** » veut dire dans ce contexte : mettre en pratique tout son savoir faire dans l'art de la sorcellerie. Quant à l'expression « **attachement de cola** », elle est purement africaine et elle traduit un fait de société, celui du mariage traditionnel chez le malinké. L'analyse de ces exemples montre que les mots reçoivent une nouvelle signification.

Quelquefois, le désir de traduire l'imaginaire ivoirien conduit l'écrivain à investir le texte littéraire du parler populaire ivoirien. Alors, l'on retrouve des expressions créées par composition ou par dérivation propre ; la composition étant selon J. Dubois : « *la formation d'une unité sémantique à partir d'éléments lexicaux susceptibles d'avoir par eux mêmes une autonomie dans la langue* ». La norme linguistique réduit la composition à des termes dont les composants sont sémantiquement complémentaires, graphiquement soudés ou reliés par un trait d'union. Quant à la dérivation propre, c'est un procédé qui permet de former des mots nouveaux par ajout d'affixes. Les néologismes que nous mettons dans le registre de l'ivoirisme sont dérivés par préfixation et/ou par suffixation. Le préfixe est un morphème qui, joint à une base morphologique qu'il précède, sert à créer un nouveau mot de la même catégorie grammaticale. Ainsi, pour fustiger certains comportements et agissements de cette société en mutation décrite par les deux écrivains, le procédé de dérivation leur permet de mettre en valeur de véritables créations. Avec KOUROUMA, l'on rencontre l'expression « mouillage » obtenue par suffixation en « **age** » sur la base du verbe « mouiller » :

P40 « *Par mouillage des barbes ou bakchich des douaniers* » (même si ce mot existe, par glissement de sens, il évoque dans le contexte d'ivoirisme, une autre réalité : la corruption).

Quant à ADIAFFI, il met en exergue avec ironie certaines occurrences d'ivoirisme qui traduisent un sentiment de dégoût face à des comportements qui mutilent la vraie dimension de l'homme :

P29 « *Kalifa CFA est le protecteur protégé des douanes, de la police et des gendarmes qui ne sont point fâchés de sa générosité Cfaique qui arrondit leurs fins de mois* ».

La « **générosité Cfaique** » est une générosité qui se traduit par la distribution de billets de banque, une générosité qui n'est, en réalité, que de la corruption. ADIAFFI met en valeur l'esprit de créativité des jeunes avec le procédé de dérivation en présentant l'imaginaire et les réalités d'une jeunesse en mal d'un idéal. Ainsi, avec l'adjonction des suffixes en "é, isé" ou "er" à des substantifs ou adjectifs, il réussit à montrer que le peuple est victime ou objet d'un phénomène de société provoqué par l'incapacité des pouvoirs publics :

P31 « *Les bôraillieurs* » veulent railler, dérailler la raillerie, la bêtise humaine, **absurdiser l'absurde.** » (rendre absurde).

P126 « *le jouisseur, Benian les noces, et Kolo le gingembre, l'amoureux, sont escortés de Misoro Ehoué Nan Mindé « le dozo », « s'en-fout-la-mort » et de Bahifouê, le catcheur loubardisé, pour la sécurité* » (le catcheur devenu loubard).

P55 « *Dieu n'est plus qu'un prétexte commercial, une marchandise **marketinisée**, crétinisée pour les crétins crédules* » (un dieu qu'on commercialise, qu'on vend ; un dieu dont on se sert pour abêtir, abrutir le peuple crédule)

P62 « *L'adresse-t-il à Dieu, au ciel, à la terre, au soleil, à la nuit, aux étoiles, à la vierge ? Ou au silence, à la grande vacuité du monde, à son impuissance ? Ou encore aux puissants politiciens, aux leaders des peuples africains brigandés, gangstérisés, malfraterrorisés, escrocorisés, sectarisés ?* ». (Qui sont terrorisés par des malfrats et escroqués),

P123 « *Dans ce théâtre de l'horreur et de l'absurdité, les balles sont réelles, les acteurs sont réels, les cadavres sont réels, formolés, identifiés, **morguétinisés*** ». (Les cadavres sont mis à la morgue).

Par ailleurs, par l'adjonction des affixes à des substantifs, l'on obtient des adjectifs ou d'autres substantifs qui permettent de décrire et de qualifier certaines activités qui apparaissent comme d'autres phénomènes de société. Ainsi, par suffixation en - euse - drôme - ique, on obtient les mots qui suivent :

P18 « *Son frère jumeau, N'da kpa, n'en pouvant plus d'assister à cette longue et épouvantable agonie, s'en va chez le marchand de cercueils et les femmes **prépareuses** de cadavres afin d'offrir à cette femme digne, leur mère, un enterrement digne et décent* » (ce sont les femmes qui s'occupent de laver et habiller les morts avant la mise en bière).

P76 « *Mais d'où vient cette **pagneuse**, cette garce, cette villageoise ?* » (Femme qui ne porte que le pagne).

P75 « *La rue princesse a ses mystères, ses légendes, ses mythes pour initiés. Entre autres lieux secrets, une monumentale villa inachevée y offre les labyrinthes de ses*

*couloirs : un **baisodrôme** populaire en plein air, toujours archicomble* » (endroit où l'on baise, lieu de débauche sexuelle). Bien que ce mot existe sans l'accent circonflexe : *baisodrome* (lieu réservé aux ébats amoureux), il est du registre familier.

P126 « *Ce jour là, l'expédition **malfratique** des JUSTICIERS DE L'ENFER est constituée de quatre gangsters sous le commandement de Sounan Ahuéliè* » (expédition de malfrats, de gangsters).

Somme toute, KOUROUMA et ADIAFFI exploitent, à leur frais, des recherches formelles de procédés de création lexicale déjà attestée. Cependant, l'usage particulier qu'ils en font dans leurs œuvres romanesques leur permet de varier le registre d'expressivité et de restituer un univers langagier propre à une jeunesse. ADIAFFI, surtout, met en exergue certaines occurrences d'ivoirisme qu'il récupère dans l'univers de cette jeunesse quelquefois appelée « enfants de la rue » :

P31 « *C'est un monde déshumanisé, cette horreur que le « **bôrô** » et « **les Guerriers** » de la nouvelle guerre de libération, refusent. Ils veulent arracher l'homme à l'animalité, à la déshumanisation, à la bestialité féroce de l'égoïsme, (...) C'est un nouveau mode d'expression, (...) Les « **bôraillieurs** » veulent railler, dérailler la raillerie, la bêtise humaine, **absurdiser** l'absurde. L'humanité est au bord du gouffre, les **enjaillieurs** veulent l'enjamber pieds joints (...) Oui, Beau Rôle, Beau **Oro**, Or **d'enjaillage**, puisque nos pères et nos grands frères, nos aînés sont devenus des lâches, corrompus et corrupteurs...* » ;

P33 « *N'da Tê s'envole donc pour présider ce concours mettant en scène les deux nouveaux jeux macabres de Mambo : le « **bôrô d'enjaillage** » et la « traversée du guerrier ... ».*

Un regard sur l'origine et la signification des expressions « **bôrô d'enjaillage** » permettra de mieux comprendre le phénomène identitaire que cela traduit. Le « **bôrô d'enjaillage** » est une expression qui désigne un jeu à haut risque qui consiste à sauter d'un bus en marche sur un autre bus en marche, ou encore à grimper, par les vitres, dans un bus en marche. Des jeunes ont perdu la vie en pratiquant ce jeu qui est apparu comme un phénomène de société qui permettait à une frange de la jeunesse d'attirer l'attention des pouvoirs publics sur elle, sur ses difficultés à un moment donné de l'histoire de Côte d'Ivoire. Comme tout phénomène social, il est apparu avec des expressions.

Le « **bôrô** » est un mot emprunté à la langue malinké communément appelée dioula ; « **bôrô** » veut dire « sac ». Et l'origine du terme « **enjaillage** » pourrait s'expliquer selon deux hypothèses : la première hypothèse nous amène à penser que « **enjaillage** » viendrait d'un

néologisme formé à partir du substantif « joie » et du verbe « jaillir ». « Enjaillement » pourrait ainsi être l'association du sémantisme des deux mots : la joie qui jaillit.

La seconde hypothèse serait la suivante : en anglais, joie se dit joy. L'idée de plaisir, de joie dans « enjaillement » pourrait donc avoir aussi pour provenance l'expression anglaise « to enjoy something ». Ensuite, le phénomène de la récursivité, avec adjonction –ment, a pu faire le reste pour donner « enjaillement » ; « l'enjaillement » étant l'expression d'une joie intense. Un verbe a été ainsi créé à partir de ce néologisme : « enjailler ». L'on a alors des expressions comme : « tu m'enjailles, je suis enjaillé, cette chose m'enjaille... », pour exprimer un grand sentiment de joie, de plaisir, etc.

« L'enjaillement » apparaît dès lors comme le processus qui permet d'être en joie. « Le bô rô d'enjaillement » littéralement veut dire « le sac de joie » et donc « l'explosion de joie », le « plein de joie ». « Le bô rô d'enjaillement » est alors la recherche de sensations fortes. « Le bô rô d'enjaillement », qui est un jeu à risque, montre donc la bravoure de celui qui le pratique. Ce jeu permet à tous les observateurs et participants d'obtenir une sensation forte, une explosion de joie. Par dérivation, on a « Les bô railleurs », « les enjaillieurs ».

Si le niveau très élevé de risque et la forte sensation de joie peuvent relever certainement du sado-masochisme, il n'est pas exclu que cela traduise aussi un niveau extrême de fatalisme qui conduit à un suicide que l'on ne voulait point triste mais qu'il fallait agrémenter de sensation forte, d'un « bô rô d'enjaillement ». ADIAFFI ne s'est pas contenté de récupérer ces néologismes créés par la jeunesse ivoirienne. Au-delà, il montre leur esprit de créativité. Ainsi, par suffixation en « eur » l'on a : « les bô railleurs » (ceux qui font le bô rô) « les enjaillieurs » (ceux qui donnent la joie). Et comme si cela n'était pas suffisamment expressif, l'écrivain a ajouté d'autres qualificatifs par composition pour donner un autre sens au mot. Alors le « bô rô d'enjaillement » devient « Beau Rôle, Beau Oro, Or d'enjaillement » (Beau rôle, Bel Or, l'Or de joie). L'écrivain tente donc de vulgariser ces expressions à travers une œuvre romanesque en les mettant en exergue et en les valorisant, car ces créations lexicales confèrent une identité à un peuple au cours de son évolution.

Au regard de tout ce qui précède, il faut noter qu'ADIAFFI et KOUROUMA font la promotion de l'ivoirisme pour montrer comment par le procédé de dérivation propre, la jeunesse ivoirienne, à la recherche d'une nouvelle identité, a pu engendrer un parler, des expressions langagières qui participent à un enrichissement de la langue française. Au-delà des jeunes, c'est aussi l'identité d'un peuple, leur peuple qu'ils valorisent. Ce parler pourrait être une solution pour cette population ivoirienne multilingue prise entre deux civilisations. Cependant, quelle valeur peut-on retenir d'une telle démarche dans un texte romanesque ?

3- VALEURS DE L'IVOIRISME DANS LES ŒUVRES

L'analyse des textes a mis en lumière les occurrences d'ivoirismes qui ont montré que les écrivains ont utilisé le prétexte de l'écriture pour ainsi présenter un autre mode d'acquisition du français qui conduit à une forme d'expression, une esthétique qui relève d'un imaginaire différent du français de France. L'on retrouve chez les deux écrivains, les mêmes phénomènes expressifs : le langage des personnages s'adapte à leur statut social (enfants de la rue) et présente les réalités de leur environnement. Tous les néologismes ont donc une valeur expressive car ils constituent « un nouveau mode d'expression » qui traduit l'état d'esprit d'une génération en marge de la société. Ces expressions apparaissent par ailleurs comme un moyen pour faire la satire d'une société qui suscite la révolte : révolte contre les conditions sociales de cette jeunesse, victime de la guerre, d'une « époque de naufrage ». Tout porte à croire que la misère est présente partout. La description réaliste de la guerre, de la dépravation des mœurs et de la montée du banditisme est poignante grâce aux expressions qui permettent de saisir l'ampleur de cette misère sociale. Alors, il apparaît clairement que le langage des jeunes, transposé dans les textes, assure la dénonciation de tous ces problèmes de société : la déchéance des valeurs traditionnelles morales, sociales, économiques et politiques. Ces sociétés qui ignorent leurs origines et les vraies valeurs qui confèrent à l'homme sa dignité. C'est avec amertume et désolation que ces auteurs amènent le lecteur à partager avec eux ce drame psychologique afin de remédier à cette destruction des valeurs éthiques, en prenant en compte les nouvelles réalités tant sur le plan social que langagier. La réhabilitation de cette société passe par la recherche d'une identité nouvelle qui pourrait se traduire dans les particularités linguistiques. D'où, la reconnaissance et la promotion des néologismes qui caractérisent l'expressivité langagière de ce peuple. Peut-être, serait-elle une amorce de solution aux inquiétudes d'ADIAFFI qui s'indigne devant le manque de respect et de courage de cette génération perdue entre deux civilisations :

P173 « *Dire que jadis les élèves avaient pour leurs professeurs, véritables éveilleurs de conscience, un respect quasi religieux. **Respect ! Respect ! Respecter les aînés ! Agniso ! Agniso ! Agnitiè !** N'est-ce pas l'une des grandes valeurs de l'éducation des sociétés africaines qui ont forgé des hommes africains, des rocs humains, intellectuels et spirituels ? **Aonséré, courage au travail, N'guélé-Nyansapo, intelligence créatrice** ».*

Outre les valeurs de dénonciation et satirique de l'ivoirisme, cette expressivité langagière confère une valeur esthétique au texte romanesque. A travers les procédés de création par dérivation propre doublée d'une accumulation, l'on obtient des sonorités et un certain rythme qui montrent la beauté du texte romanesque : « *allant grenouillant,*

vautourant, crapaudant, magouillatant de magouillages en magouillages » ; « *Les bôtailleurs, les enjailleurs veulent railler, détailler la raillerie, la bêtise humaine, absurdiser l'absurde* ». Ces sonorités donnent de la musicalité poétique au texte.

Le même effet se reproduit dans le texte de KOUROUMA : « *marabout multiplicateur de billets, fabricant d'amulettes, inventeur de paroles de prières pour réussir et découvreur des sacrifices pour éloigner tous les mauvais sorts* ». L'on pourrait multiplier les exemples. Un autre phénomène qui donne de la truculence aux textes est l'emploi d'expressions en langue locale. KOUROUMA comme ADIAFFI ont usé de ce procédé qui crée une rupture dans la construction de l'énoncé français et donne une couleur locale à leurs œuvres :

P161 « *Il fallait faire gnona-gnona* ».

P176 « *Cet accord secret, il le fallait djogo-djogo* ».

P99 « *Akoua Mando Sounan. Debout ! Debout ! Djassou !* » ;

P173 « *Dire que jadis les élèves avaient pour leurs professeurs, véritables éveilleurs de conscience, un respect quasi religieux. Respect ! Respect ! Respecter les aînés ! Agniso ! Agniso ! Agnitiè !* ».

En somme, au-delà d'une volonté d'afficher le discours identitaire et valoriser les langues locales, ces écrivains créent un effet de surprise par la rupture que les expressions en langue locale opèrent dans le texte romanesque. Ce qui donne une couleur exotique aux textes avec un effet de style particulier.

CONCLUSION

Dans le roman de KOUROUMA comme dans celui d'ADIAFFI, l'ivoirisme est une interférence qui apparaît comme un moyen discursif capable de traduire de manière efficiente la pensée de l'africain investie par une langue d'outre-mer. Ce parler, dans le roman d'expression française, est en général mieux adapté pour restituer un concept, une réalité propre au peuple ivoirien, en raison du déficit d'exactitude notionnelle en français par rapport à certaines réalités. Il enrichit par son apport, la langue française qui ne peut être une. Cette expressivité langagière montre que la langue n'échappe pas au mouvement général de l'interpénétration des mœurs, des cultures, des civilisations et des consciences. La langue française s'adapte, par conséquent, aux réalités nouvelles. Ce qui montre que chaque peuple, en fonction de ses besoins propres, encode et trouve une langue française adaptée à son environnement physique et mental. Ce parler revendique le droit au respect parce qu'il témoigne non pas de l'appauvrissement de la langue, mais bien au contraire, de son enrichissement par l'apport d'imaginaires différents. L'utilisation de l'ivoirisme comme mode d'expression est donc une affirmation de soi. La transgression des règles de l'écriture romanesque devient une stratégie de construction identitaire des acteurs de l'énonciation. En introduisant ces ivoirismes dans leurs œuvres romanesques, les deux écrivains ont le souci d'amener l'autre à reconnaître ce qui semble caractériser l'Ivoirien « enfant de la rue » dans ses particularités linguistiques. Le faisant, ils révolutionnent le roman négro-africain et montrent que l'écrivain africain peut écrire un texte profondément africain en ayant recours à la langue française et à des techniques romanesques modernes. Ce désir d'affirmation de soi pourrait-il conduire, un jour, l'écrivain ivoirien à produire une œuvre romanesque dans ces néologismes propres aux Ivoiriens? Ne serait-il pas le moment de formaliser ce créole ivoirien ? Quels seraient la portée et l'intérêt d'une telle démarche linguistique ?

BIBLIOGRAPHIE

Corpus :

KOUROUMA Ahmadou, *Allah n'est pas obligé* Editions Seuil, Paris, septembre 2000.

ADIAFFI Adé Jean-Marie, *Les naufragés de l'intelligence*, CEDA, Abidjan, Avril 2000.

Ouvrages :

ELUERD Roland, *Grammaire descriptive de la langue française*, Armand Colin, Paris, 2004, 2005.

CHEVALIER Jean., BLANCHE-BENVENISTE Claire, ARRIVE Michel, PEYTARD Jean, *Grammaire du français contemporain*, Larousse, Paris, 1993.

BURDIN Chantal, *Le français moderne tel qu'on le parle*, Edition de Vecchi, Paris, 1981.

BLANCHE-BENVENISTE Claire, *Le français parlé. Etudes grammaticales*, Editions du CNRS, 1990.

DUBOIS Jean, LAGANE René, *La nouvelle grammaire du français*, Librairie Larousse, Paris, 1973.

ELUERD Roland, *Grammaire descriptive de la langue française*, Armand Colin, Paris, 2004, 2005.

GARDES-TAMINE Joëlle, PELLIZZA Marie-Antoinette, *La construction du texte, de la grammaire au style*, Armand Colin, Paris, 1998.

RIGEL Martin, PELLAT Jean-Christophe, RIOUL René, *Grammaire méthodique du français*, PUF, Paris, 1994.